



## DOSSIER

# Rendre sa place au travail

Où sont passés les travailleurs ? Dans un essai décapant <sup>(1)</sup>, Pierre-Yves Gomez explique comment l'avènement du consommateur a liquidé la réflexion sur le sens du travail.

« **C**ombien ça rapporte ? » Il est frappant que cette question ait supplanté celle que devrait poser en premier tout *homo sapiens* normalement constitué : « À quoi ça sert ? ». Désormais, le travail ne se discute plus à l'aune de son utilité (pour les autres, la communauté), mais à celle du pouvoir d'achat qu'il attribue.

Dans un nouvel essai très vivant et incarné, Pierre-Yves Gomez explique comment le déferlement du néolibéralisme a siphonné la question du travail : « Pour le radicalisme néolibéral, ce qui motive les comportements humains, ce n'est pas la production, mais la consommation », écrit l'économiste, professeur à l'EM-Lyon où il dirige l'Institut français de gouvernement des entreprises, et chroniqueur au *Monde* et à *Famille Chrétienne*. Place aux marchés et aux contrats, l'essentiel étant que chacun maximise ses propres intérêts, quitte à déconsidérer tous ces liens qui entravent la sacro-sainte liberté individuelle, y compris l'entreprise elle-même, mais aussi la famille et l'État. Le marxisme avait réduit la figure du travailleur à celle du prolétaire sommé de s'émanciper en luttant contre le capitalisme. Le néolibéralisme a bazaré la figure du travailleur en même temps que la vieille mécanique de la lutte des classes.

Désormais, « les consommateurs s'auto-exploitent au rythme de leur propre ardeur à consommer ». Exit Arlette Laguiller et son sempiternel « *Travailleurs, travailleuses!* », devenu aussi anachronique qu'un vieux papier peint des années 1970. Place au consommateur qui travaille pour consommer et produire ce que la cité consomme, sans lien réel avec ses besoins, ni avec ceux de la société. Rien de plus déprimant que cette course folle, qui ne fait qu'épuiser la planète et user le cœur des travailleurs.



D. BRUNETON - PHOTO ALTO - GETTY IMAGES

Comment sortir de la spirale pour se réapproprier l'intelligence de son travail ? L'essai de Pierre-Yves Gomez redonne une grande bouffée d'oxygène, face à la doxa abstraite des théoriciens de l'économie financiarisée, à la loterie de la fameuse « main invisible » des marchés, et à la mondialisation aveugle. Pour lui, il faut cesser de prétendre régir le travail en amont par des contraintes et des objectifs, mais repartir de la réalité : la façon dont il est effectué, la valeur ajoutée qu'il crée. L'économiste constate que l'apparition du salariat a peu à peu coupé les liens intimes qui unissent l'homme à son travail, réduisant celui-ci « au seul travail rémunéré, contrôlé et rentable ». Longtemps, les hommes ont su assurer leur vie matérielle par leurs propres capacités à produire ce dont ils ont vraiment besoin : cultiver son potager, fabriquer ses vêtements, etc. Pierre-Yves Gomez donne l'exemple du travail domestique, le seul à avoir gardé ce lien tangible avec l'utilité. Tant il est vrai que faire tourner la maison, c'est être directement utile au bien commun

de ceux qui y vivent. Enlevez la proximité, le lien avec la finalité de ce que vous faites, et vous tuez le sens du travail... Qu'on soit cadre supérieur ou modeste employé, on éprouve la même dépression devant une tâche inutile et sans autre objet que de susciter des dividendes.

Pierre-Yves Gomez aborde son essai en évoquant les migrants, dont on s'est aperçu que la plupart ne tenaient pas à venir chez nous mais à rejoindre l'Allemagne ou l'Angleterre, où il y a... du travail. Une réalité si peu honorable qu'on a évité d'en faire l'épilogue... Lui-même issu d'une famille qui « fut un jour migrante », l'essayiste ne se prive pas de le faire : « Ils voulaient trouver leur place dans une société, être accueillis non comme des protégés mais comme des égaux », être reconnus « pour ce qu'ils apportent d'utile à l'œuvre commune ». C'est le « faire ensemble » qui fabrique le fameux « vivre ensemble », dont on déplore tant l'effritement : « Une communauté n'est pas une idée vague ou une vision abstraite ; elle se constitue concrètement par les activités de ses membres », écrit-il. *La France, c'est une somme d'efforts accomplis, hier et aujourd'hui, pour que notre vie matérielle soit possible – et finalement, nous formons cette nation et pas une autre, avec ses paysages faits de main d'homme, ses villes singulières, ses savoir-faire et sa puissance créative. Il est frappant que, dans la plupart des discussions sur l'identité nationale, cette évidence soit occultée.* »

Adressons-la aux politiques en campagne. ■

**Clotilde Hamon**

(1) *L'Intelligence du travail*, DDB, oct. 2016, 184 p., 15,90 €.

